

## KAREN AVANT KAREN

Qu'avait-elle à me dire cette femme que je ne pouvais entendre autrement ? Qu'avait-elle à me dire ? Ce n'était plus la voix maîtrisée de la Karen Blixen de *La Ferme africaine* qui me hantait, celle qui réinvente ses dix-sept années passées au Kenya, les tord comme seule le peut l'énergie du désespoir, tendue vers cette nécessité de faire d'une chute une consécration, mais la femme d'avant la reconnaissance d'écrivain, celle qui, hagarde, inquiète et rebelle, la tête penchée sur les pages qu'elle noircit, commençant souvent ses lettres par *Ma très chère maman* ou *Mon cher Tommy*, cherche à comprendre qui du hasard, de l'illusion aveuglante ou de la prédisposition familiale l'a menée sur ces collines de Nairobi, marionnette désarticulée au milieu d'une plantation de café, baronne orgueilleuse qui exige de ses boys qu'ils la servent en gants blancs, femme à terre que la vie punit d'avoir trop rêvé.

Lorsque Karen Blixen entame une longue correspondance avec Ingeborg, sa mère restée à Rungstedlund, la propriété familiale du nord de Copenhague, ou avec Thomas, le quatrième de la fratrie, complice de toujours et le seul à croire en elle, Karen Blixen n'est pas encore Karen Blixen. Elle avance sans certitude, bien loin d'imaginer qu'elle finira par devenir cet écrivain reconnu, icône danoise passée à un chouia du Nobel, qui publie, est traduite, tient salon ou dîne à New York avec Arthur Miller et Marilyn Monroe. Elle est partie à vingt-six ans sur un coup de tête, blessée par un désaveu amoureux, réduite à suivre le frère jumeau de celui qui l'a repoussée, le tumultueux Bror, homme à femmes, grand chasseur et piètre gestionnaire, lequel s'est mis en tête d'exercer son talent à échouer en Afrique, au Kenya, où l'argent de sa femme lui permet de monter Mbogani, la désormais célèbre ferme. Karen a tout à perdre et c'est précisément ce qui la décide. L'impétueuse étouffait dans son rôle de fille de bonne famille, incapable de répondre aux attentes ancestrales – supposées ou formulées –, si bien qu'au risque de décevoir ici, à Rungstedlund, elle préfère tenter sa chance là-bas, sur la terre sèche et l'herbe jaunie, à six mille sept cents kilomètres de chez elle. Elle se met en route sous les regards catastrophés de ses proches – ainsi n'ont-ils pas réussi à faire de Karen leur semblable –, embarque à Naples à bord de l'*Admiral* et pose pied après dix-neuf jours de traversée à Mombasa où l'attend Bror. Il l'épouse le lendemain, le 14 janvier 1914, devant une maigre assemblée de baroudeurs alcoolisés. Le 20, Karen envoie sa première lettre d'Afrique au Danemark. Elle est adressée à Ingeborg et écrite à la hâte, pour profiter du voyage d'un coureur qui ne peut l'attendre davantage, de sorte que la fille met en garde la mère : « Il faudra que vous preniez ma lettre comme elle est, sans faire attention à son désordre et à son style. »

C'est bien là le charme et l'intérêt de la correspondance africaine de Karen Blixen, laquelle débute deux décennies avant l'œuvre à venir. Écrire alors qu'on pense n'être lu que d'un seul destinataire. Écrire sans plan, sans imaginer, sans rien en attendre. Dans les centaines de lettres de Karen Blixen, publiées après sa mort, Karen ne sait pas. Elle n'a aucune preuve à avancer, aucune garantie à offrir, nul socle sur lequel s'appuyer. Elle ne connaît pas le fin mot de l'histoire. Elle n'est pas comme nous qui lisons a posteriori ; elle n'a que le blanc de la page devant elle. Elle pense qu'elle est en train de perdre, alors qu'elle gagne. Elle pense n'être rien, elle pense se tromper. Devant elle les trahisons, le désamour, la maladie, l'incendie de la ferme, la ruine. Bror s'en est allé, Denys Finch-Hatton aime ailleurs. Les colons la toisent, les indigènes la vénèrent mais on les chasse et Karen ne sait comment leur conserver ses terres. Elle pleure, elle s'enthousiasme, elle désespère, elle rage. C'est l'argent de la famille qu'elle dilapide, et avec lui, ce qu'il lui reste de panache et d'orgueil. Elle appelle à l'aide. Elle demande aux siens de croire en elle, de ne pas la juger, de lui faire confiance. Et dire qu'elle voulait peindre et avait commencé les Beaux-Arts. Et dire que les soirs de solitude elle retranscrit sur sa machine à écrire les contes qu'elle invente et récite à voix haute, à la manière des Africains, captant formidablement l'attention des quelques personnes lovés dans leurs fauteuils qui la regardent et boivent ses paroles. Mais rien de cela dans sa correspondance. Loin d'elle l'idée du beau, de l'œuvre, d'un auditoire. Seulement une femme qui essaie de comprendre, interroge et se justifie. Une âme à nu qui, protégée par la distance qui la sépare des siens, n'a plus besoin de composer ou de tricher. Karen peut se découvrir en temps réel, pleine de ses contradictions, soumise à ses hauts et ses bas, tombant puis se relevant. Comment pourrait-elle se douter que face à elle, il n'y a pas que sa mère ou son frère, aimants et merveilleux mais impuissants à l'apaiser, qu'elle n'est pas seule, que d'autres la lisent, l'écoutent, la considèrent, que ses lettres résonnent, qu'elles essaient, que moi aussi je suis là ?

Je n'avais pas exactement onze ans et je n'étais pas tout à fait sous une tente lorsque je découvris *La Ferme africaine* mais cette femme, je l'ai su tout de suite, cette femme avait des choses à me dire. Elle est revenue à moi alors que j'étouffais dans une vie qui ne me convenait pas, m'étant oubliée en cours de route, engagée sur une voie qui m'éloignait de plus en plus de mon point d'ancrage, le goût des livres, et de mon champ d'action, la littérature. J'errais, incapable de me reprendre en main, privée de mots et submergée de doutes, quand une intuition, un coup de chance me poussèrent à retourner du côté de la correspondance de Karen Blixen. Elle demandait à sa mère de l'aider à garder la tête haute alors que sa vie

partait à vau-l'eau, elle demandait à être reconnue et à exister hors des modèles préécrits par son milieu, et je sentais que moi aussi j'étais prête à ce dévoilement. Je voulais affronter le monde et ma vraie nature, être en accord avec mes aspirations, sortir de mes retranchements, gagner en liberté, si bien que me détachant de ce qui avait été jusque là mes repères et appelant au secours une Karen fantasmée et redessinée à mon image, « mon double, ma sœur », je mis mes pas dans les siens et commençai à écrire.

Ce devait être une biographie de l'auteur du *Festin de Babette*, les lettres envoyées à sa famille me servant de colonne vertébrale. J'avais le projet de raconter les années africaines, celles où Karen Blixen est une *lady farmer*, en mettant l'accent sur la force d'un destin comme le sien. Une femme malmenée qui triomphe des épreuves, un sauvetage qui trouve son salut dans l'écriture, à quarante-six ans, après un retour piteux dans la maison familiale de Rungstedlund. Si ce n'est que plus on avançait vers elle, l'écrivain célèbre, plus on en apprenait sur moi, la biographe inconnue. Ce devint un roman-récit, un pas de côté qui m'échappa, portrait en creux ou construction en miroir, elle pour me dire, moi cherchant à capter quelque chose qui avait à voir avec son âme. Il ne m'importait plus d'être née onze ans après la mort de mon héroïne, dans un autre lieu et sous d'autres codes, pas plus que de m'empêcher de la faire entrer dans ma conversation imaginaire : j'étais passée de l'autre côté, dans cet espace ténu où s'abolissent les frontières. Comme la romancière qui n'avait pu raconter le brûlant de l'Afrique que depuis la lumière froide du Danemark, j'avais trouvé ce point, fragile et merveilleux, où le rêve – ma part de liberté – m'en apprenait plus que le réel. Je m'y avançai en ne gardant pour seule balise que l'épais volume de la correspondance africaine, là où mon accompagnatrice est encore démunie, comprenant à mon tour que je ne trouverais qu'en perdant pied, m'accrochant à la Karen d'avant Karen Blixen, celle qui, elle aussi, n'avait pu faire autrement que de renoncer aux masques et aux poses. Le voyage fut douloureux mais il n'était pas négociable, je lui dois ce qui peut ressembler aux prémices d'une émancipation, mon saut vers l'inconnu, ce dont témoigne *Karen et moi*, mon premier roman paru en 2011 à Paris, aux éditions Arléa.

D'une façon générale, l'écriture en sait plus que les auteurs. Elle les devance. Les lettres de Karen Blixen disent, avant même qu'elle puisse se le figurer, le formidable écrivain qu'elle va devenir. À croire que tout était en place. Son père, Wilhelm, se suicide alors que Karen a à peine dix ans. Il a eu le temps de lui transmettre son goût de l'ailleurs (il a vécu deux ans et demi en Amérique du Nord parmi les Indiens), sa soif d'absolu (inoculée durant de longues promenades en forêt où père et fille ne cessent de parler en observant les oiseaux et la nature),

et son penchant pour l'écriture (deux recueils de chasse parus sous le pseudonyme de Boganis, le nom indien de Wilhelm, et conservés derrière les vitrines de la maison de Rungstedlund transformée à la mort de Karen en musée). À Karen de poursuivre ce qui a été souterrainement initié par le père. Comme si le destin de Wilhelm se répétait en elle. Et elle ira, poussée par des forces obscures, trouvant dans l'écriture, tardivement et au risque d'y laisser sa peau, le sens de son existence.

Qu'avait-elle à me dire cette femme que je ne pouvais entendre autrement ? Le temps a passé. Alors que je l'avais laissée à la fenêtre de son bureau danois, face à l'Øresund, devinant derrière la vitre sa frêle silhouette et son visage dessiné au couteau, l'imaginant m'encourager pendant que j'esquissais un discret geste de la main en guise d'au revoir, je suis partie, sans tout à fait m'en rendre compte, vers une nouvelle vie et vers de nouveaux livres. Ce qui était écrit dans *Karen et moi*, la prise de risque, la fin du faire semblant, je mis du temps à pouvoir le vivre. Comme Karen Blixen dont les lettres préfigurent déjà *La Ferme africaine* mais ne sont pas encore *La Ferme africaine*. Comme si les écrits étaient en avance sur la vie. Il m'a fallu courir derrière ce que j'avais posé, mais aujourd'hui je n'écris plus du même endroit. L'écriture m'a emmenée ailleurs. Elle m'a portée plus loin. En allant vers Karen Blixen, je cherchais une façon de m'approprier ma liberté, un surcroît de sens, un réajustement ; son œuvre m'apporta une réponse, incomplète, engagée et lumineuse, laquelle me disait, encore et toujours, que nous ne pouvons faire mieux que nous en remettre à la littérature.

Nathalie Skowronek

*Karen et moi*, Arléa, 2011.

*Max, en apparence*, Arléa, 2013.